

Discours prononcé par M. Michel David-Weill
pour l'installation de M. Philippe de Montebello
à l'Académie des beaux-arts, le mercredi 19 mars 2014

Monsieur,

Au nom de l'Académie des Beaux-Arts qui rassemble tant d'esprits distingués par leur excellence dans tous les domaines artistiques, je vous accueille aujourd'hui avec joie et émotion.

Vous êtes invité à rejoindre cette assemblée, où vous avez toute votre place. À la tête d'un des plus prestigieux musées du monde, le Metropolitan Museum of Art (MET), et le plus universel, puisqu'il traite de toutes les civilisations, votre direction a été marquée pendant plus de trente ans par votre liberté d'esprit et d'action, que chacun s'accorde à dire tout entière dédiée aux seuls intérêts supérieurs de l'art. Un public toujours plus nombreux au cours de ces trente dernières années, près de 5 millions de personnes cette année, est venu découvrir les trésors d'une institution dont vous avez contribué à élargir considérablement les richesses, sans jamais céder à la facilité, à la volonté de la nouveauté pour la nouveauté ou aux compromissions d'aucune sorte.

Vous entrez dans cette académie à titre étranger, puisque tout en étant Français, et je dirai plus tard à quel point vous l'êtes, vous êtes aussi Américain depuis 1955, et réussissez à faire vivre le meilleur de ces deux versants de votre personnalité.

Cette élection à l'Académie des Beaux-Arts, vous la vivez comme un retour dans votre pays natal dont vous avez toujours su garder en vous la civilisation et les arts, après une vie passée au service de votre pays d'accueil, qui est aussi devenu votre pays, au même titre que la France. Aimant comme vous ces deux pays et ayant eu la chance de vivre entre Paris et New York, je sais combien les points de vue souvent différents entre ces deux pôles, apportent d'ouverture à la réflexion comme à la sensibilité.

Vous avez, comme moi, un grand amour de la France. Vous la voyez de loin, comme il m'arrive à moi aussi de le faire. Il est parfois salutaire de voir de loin. Et la France, pour vous comme pour moi, et pour nous tous dans cette assemblée, a toujours été un lieu privilégié de la beauté, synonyme de l'art, même si beaucoup de nos compatriotes semblent aujourd'hui l'oublier. Il y a un regard français, un regard de raison, une retenue, une élégance, une probité, une réserve, un effort proprement français. Vous avez su conserver et faire vivre en vous le meilleur de la France, cette distinction, cette élégance, cet esprit critique, ce goût et cette culture faite d'équilibre et d'harmonie que vous avez fait rayonner partout où vous avez été.

Mais vous avez aussi acquis très jeune le meilleur des Etats-Unis, un esprit d'indépendance, une absence de préjugés, une énergie, une générosité envers les autres cultures, la sensation d'une certaine lumière qui caractérise l'art américain, et aussi un goût d'entreprendre et de réussir, un regard renouvelé sur le monde et sur l'avenir qui entrent encore aujourd'hui dans la composition de ce qui reste le rêve américain. Edith votre femme, qui est américaine, aime l'Europe et parle parfaitement le français. Elle est aussi ancrée dans les grandes traditions des Etats-Unis, et c'est en grande partie grâce à elle que vous avez pu vivre l'Amérique. Elle est l'arrière-petite-fille et la nièce de deux juges de la Cour Suprême des Etats-Unis, tous deux du

même nom, John Marshall Harlan. Le premier, juge entre 1855 et 1871, connu pour avoir été le seul juge sur les neuf à voter pour l'égalité raciale.

Avant de parler de vous et de votre carrière, je voudrais revenir sur le passé dont vous êtes l'héritier et qui appartient aussi à l'Histoire de France.

Vous êtes par votre ascendance paternelle, le descendant de Jean Lannes, maréchal d'Empire et duc de Montebello, dont vous portez le nom. « Lannes, le plus brave de tous les hommes... était assurément un des hommes au monde sur lequel je pouvais le plus compter... L'esprit de Lannes avait grandi au niveau de son courage, il était devenu un géant » disait Napoléon Ier de votre ancêtre. Il était de ceux qui ne l'avaient jamais trahi, un brave entre les braves et un stratège audacieux qui, avant de mourir au combat à Essling en 1809 à l'âge de quarante ans, avait gagné de multiples batailles à la tête des armées de l'empereur. Ce soldat sorti du rang devint l'une des gloires militaires les plus éclatantes de ce pays par ses qualités personnelles et son sens du commandement. Il repose aujourd'hui au Panthéon.

Faut-il une vaillance comparable dans la société d'aujourd'hui pour entraîner à sa suite les esprits les moins bien disposés et faire triompher les idées auxquelles on croit ? En tout cas, mieux vaut ne pas être démunie de ces qualités pour inciter à l'action et avancer dans la bonne direction. En tant que membre du conseil d'acquisition du MET que vous présidiez, j'ai eu souvent l'occasion de constater que vous l'avez dirigé avec brio, et sans coup férir, ce qui est une autre forme de courage faite d'énergie et de détermination au service du Beau et du Bien.

Du côté de votre ascendance maternelle, vous descendez d'un autre monument de l'Histoire de France, le marquis de Sade. Après les armes, les lettres. Encore que le jeune marquis de

Sade fût aussi capitaine de cavalerie, et noté par un de ses supérieurs hiérarchiques comme « fort dérangé mais fort brave » ! Mais c'est d'une autre sorte de courage qu'il est ici question, celui de tenir bon sur ses idées, fussent-elles dérangeantes. L'athéisme à cette époque en était l'une des pires. Il en a payé le prix, puisqu'il est resté enfermé pendant 27 ans sur les 74 années de sa vie, et il mourut, ayant échappé de peu à la guillotine, à l'asile d'aliénés de Charenton Saint-Maurice, après avoir écrit l'une des œuvres les plus sulfureuses et les plus mal lues de l'Histoire.

Aujourd'hui, s'il n'est pas au Panthéon et n'y sera jamais, ayant de toute façon veillé à ce que sa tombe restât anonyme, son œuvre figure bien au panthéon des lettres, autrement dit dans la Pléiade depuis 1990. Et c'est votre tante, Marie-Laure de Noailles, qui la première a permis sa redécouverte dans les années 1930 en rachetant en 1929, avec Charles, son mari, le manuscrit des « 120 jours de Sodome » qu'on croyait à jamais perdu.

Cette tante, qui vous a beaucoup marqué comme elle a aussi beaucoup marqué son époque par son goût éclectique et ses audaces d'avant-garde, était la fille aînée de votre grand-mère, Marie-Thérèse de Chevigné, qu'elle avait eu de son premier mariage avec M Bischoffsheim, mort en 1904 alors qu'elle avait à peine deux ans. Cette « Vicomtesse du bizarre », comme la qualifie Laurence Benaïm dans sa biographie de Marie-Laure de Noailles, était selon ses propres termes une « nature singulière » née de l'alliance de la « banque » par son père issu d'une famille de banquiers juifs allemands et du « blason » par sa mère, donc votre grand-mère. Cette dernière était d'ailleurs la petite-fille de la fameuse Laure de Sade, comtesse de Chevigné. Elle servit de modèle à Marcel Proust pour le personnage de la duchesse de Guermantes.

Marie-Laure de Noailles, fit de son hôtel particulier du 11, Place des Etats-Unis, à Paris, le théâtre convoité de réceptions inoubliables pendant quarante ans, où la haute société parisienne et internationale côtoyait artistes et intellectuels, comme Jean Hugo, les frères Giacometti, Francis Poulenc, Darius Milhaud, Man Ray, Luis Bunuel, Jacques Lacan entre autres personnalités... Aux murs de cet hôtel particulier imaginé dans un décor Art Déco créé par Jean-Michel Frank, des tableaux de Van Dyck, Rubens, Watteau, Goya, Delacroix voisinaient avec ceux de Matisse, Picasso, Braque, Klee, Balthus, Mondrian, Miro, Max Ernst et Jean Cocteau... « Tous les artistes de cette époque doivent quelque chose à Marie-Laure. Elle leur a permis de s'exprimer mieux et quelquefois de s'exprimer tout court » disait en 1963 le dramaturge Marcel Achard, de celle qui en plus d'être elle-même écrivain et peintre, fut l'un des plus grands mécènes du XXème siècle, n'hésitant pas à financer les œuvres les plus provocatrices comme, parmi beaucoup d'autres, « L'Age d'or », le chef-d'œuvre surréaliste du cinéaste Luis Bunuel, qui fit scandale dès sa sortie.

En 1910, votre grand-mère, qui était veuve, se remarie avec le dramaturge Francis de Croisset, née Wiener, d'une famille juive belge ; elle aura deux enfants, dont Germaine votre mère.

Votre père, Roger de Montebello, inventeur, décide de tenter l'aventure des Etats-Unis avec sa famille en 1950. Et c'est votre mère qui réussit l'adaptation à ce nouveau pays qui deviendra le pays de votre frère Georges et de vous-même. Un frère que j'ai connu et qui a beaucoup compté pour vous.

Lorsque vous arrivez à New York, vous n'avez pas quatorze ans, et vous fréquentez comme moi le lycée français de New York, qui n'est d'ailleurs pas si loin du MET. Je me souviens

vous avoir aperçu dans la cour de récréation... Mais nous avons quatre ans d'écart, et à cet âge-là un monde sépare deux garçons de 13 et 17ans !

Naturalisé Américain en 1955, vous passez votre Bac et décidez de poursuivre vos études à Harvard où vous étudiez l'histoire de l'art, puis à l'Institut des Beaux-Arts de l'université de New York où vous préparez un doctorat que vous interrompez pour rejoindre le MET en 1963 comme assistant conservateur du département des peintures européennes sur la recommandation de Ted Rousseau, conservateur au MET. En 1969, vous êtes nommé directeur du musée des Beaux-Arts de Houston, poste que vous occupez pendant quatre ans avant de revenir au MET comme directeur adjoint, un beau jour de 1974. « Le plus beau jour de ma vie ! » avez-vous même ajouté avec enthousiasme, tant votre amour pour le MET est inconditionnel. Directeur en 1977, vous y restez jusqu'au 31 décembre 2008, ce qui fait de vous le directeur le plus constant à la tête de cette institution. Encore ne suffit-il pas d'être constant. Il faut être aussi inventif et prêt à relever les défis. Et c'est ce que vous avez fait.

Sous votre direction, le MET a doublé de superficie, les galeries européennes du XIXème siècle ont été refondées, des galeries hautes ont été créées afin de mettre en valeur des toiles monumentales comme celles de Tiepolo. Vous avez axé votre action sur ce qu'il fallait améliorer dans des domaines qui manquaient au MET comme les Primitifs et l'art byzantin. Des chefs-d'œuvre, comme la sublime Vierge à l'enfant de Duccio, ont pu rejoindre le MET. Le département d'art moderne s'est considérablement enrichi grâce à vous, puisqu'il compte aujourd'hui plus de 10 000 œuvres, principalement d'artistes européens et américains. Vous avez supervisé des centaines d'expositions comme celles sur Le Titien, Van Gogh, Degas, Manet, l'art et la culture byzantine, la papauté et les arts, qui ont été unanimement saluées et immensément populaires. Et puis, il y a eu en 2008 cette exposition d'une sélection des

œuvres majeures que vous avez acquises pour le MET en trente ans qui, par la diversité des œuvres présentées et leur qualité, donnait mieux que tous les discours une idée de ce que le MET vous doit.

Mais vous avez fait plus. Tout au long de ces années, vous avez su allier la raison et la passion. La raison, parce que le MET est un musée universel, alors que votre goût personnel ne vous porte pas naturellement sur tout. Ce goût que vous avez pour l'art, je le partage. Comme moi, vous aimez la beauté et l'harmonie. La laideur et l'horreur, qu'on peut trouver aussi dans l'art ancien, ne vous attirent pas plus que moi. Je me souviens avoir été témoin d'une scène que j'ai rapportée dans mon livre, L'Esprit en fête, où une statue de Pajou, un peu tourmentée et pas du tout caractéristique du style français de ce sculpteur du XVIIIème siècle, par ailleurs très français, avait été achetée très cher lors d'une vente à Paris par le MET, justement parce qu'elle n'avait pas l'air française ! Ce que je regrettais bien entendu, contrairement au conservateur qui s'en réjouissait. Oserais-je dire que vous n'étiez pas loin de partager mon point de vue ?

Vous avez su défendre ce que vous aimez le plus, mais vous avez su aussi vous ouvrir à ce que vous avez appris à aimer. Ainsi grâce à vous, le MET possède aujourd'hui de magnifiques collections de photographies, d'art africain et d'art moderne, qui appartiennent à des domaines où vous savez reconnaître la qualité même si, comme moi, ils ne vous touchent d'abord qu'indirectement par le biais de la connaissance de l'art.

S'il y a un domaine où la passion vous habite, c'est bien l'art de l'Europe, un art où dans le fond, bien souvent, le sujet est imposé et où c'est le talent mystérieux de l'artiste qui sublime l'œuvre. Aujourd'hui, la plupart des artistes mettent en avant l'invention du sujet. La vision se

doit d'être transformatrice de la réalité pour faire advenir une vue nouvelle et originale. Or, l'art de l'Europe jusqu'à il n'y a pas si longtemps allait à l'inverse de cette attitude. S'il s'agissait d'exprimer un sentiment religieux, les sujets - qu'ils soient ceux de la Nativité ou de la Passion -, étaient immédiatement reconnaissables. S'il s'agissait d'un objet - un fauteuil par exemple -, il servait à s'asseoir. Et pourtant, la transformation par le talent et l'évidence du génie artistique se trouvent dans ces cas-là, je le pense à vos yeux comme aux miens, encore plus éclatante.

J'ai toujours beaucoup aimé la joie qui vous anime devant une œuvre, et je sais à quel point cette joie a été communicative auprès des conservateurs que vous avez enchantés par votre goût manifeste pour l'art. J'ai toujours pensé que les deux mots-clés pour jouir d'une œuvre d'art étaient la jubilation et la grâce. Vous êtes pour moi le témoin et l'acteur privilégié qui a su rendre ces évidences sensibles au cœur de très nombreux visiteurs dans cette grande institution publique qu'est le MET aux Etats-Unis.

Vous avez connu bien des réussites à la tête de cette institution, et cependant vous ne vous êtes jamais habitué au succès. Ayant un goût éclectique, vous avez su profiter des immenses qualités des collectionneurs américains. Comme directeur et président du comité d'acquisition du MET, vous avez su les convaincre par votre enthousiasme et votre compétence. Ainsi, l'Impressionnisme est-il remarquablement représenté grâce à la collection de Monsieur Annenberg. Les surréalistes le sont grâce à la collection de Jacques et Natacha Gelman et les cubistes, grâce à celle de Monsieur Lauder, qui comprend des Picasso, des Braque et des Juan Gris très significatifs de ce mouvement. Le département des arts décoratifs s'est magnifiquement étoffé grâce à la très belle collection de meubles français du XVIIème et XVIIIème siècle de Madame Jayne Wrightman.

En tant que membre du conseil d'acquisition du MET, j'ai eu tout le loisir d'observer votre manière de présider ce conseil. A votre demande, chaque administrateur du musée se rapprochait d'un département en particulier : j'avais choisi celui de l'art médiéval et j'ai gardé une tendresse particulière pour les Cloisters, cet ensemble de cinq cloîtres médiévaux français rattachés au MET, qui sont une œuvre en soi. A la tête du conseil d'acquisition du MET, vous avez su, avec diplomatie et autorité, sans vexer personne et en ayant d'excellents rapports avec les administrateurs et les grands donateurs du Musée, entrainer les énergies de tous pour le bien du MET.

Professeur de l'histoire des musées ainsi que du phénomène de la collection, critique d'art très écouté sur la chaîne publique Channel 13, vous êtes aussi « la » voix des audio-guides du MET et cette voix, parfaitement reconnaissable, est connue de tous les visiteurs. Elle m'enchant, et voici pourquoi. Indépendamment de vos connaissances de l'art que vous transmettez généreusement, vous avez remis en faveur l'accent français dont je ne suis pas dépourvu !

Plus sérieusement, à une époque où il est bon de se vanter d'être un professionnel et un spécialiste, vous avez le courage de maintenir que vous êtes un amateur. Y a-t-il rien de plus beau ? L'art, vous l'aimez entièrement. D'un amour véritable, où se mêlent le désir et l'affection. Comme on peut aimer une personne vivante... « car les âmes créées pour admirer les grandes œuvres ont la faculté ultime des amants ; ils éprouvent autant de plaisir aujourd'hui qu'hier, ils ne se lassent jamais, et les chefs-d'œuvre sont, heureusement, toujours jeunes. Amateurs, vous le savez ! » écrivait Honoré de Balzac.

Etre un amateur est une grâce qui se cultive mais qui exprime aussi une disponibilité de l'être envers la beauté. C'est reconnaître la primauté de l'art, son importance vitale, c'est essayer d'orienter son regard vers la grandeur et le miracle à travers une vision du monde faite de tolérance et d'ouverture à tous les courants, dans le respect et l'amour de toutes les traditions.

Etre un amateur, c'est entrer dans l'intimité d'une œuvre d'art, la regarder comme si c'était au premier jour de sa création, la voir vivre et l'aimer. Cela contribue pour moi à l'expression la plus haute du bonheur. Toutes les affections se rejoignent. Au fond, je ne crois pas que l'on aime les êtres que l'on aime d'une façon très différente que l'on aime les œuvres d'art, s'il l'on est un amateur. Et je ne vois pas de fin à un tel enchantement. Vous connaissant bien, je suis sûr qu'il en est de même pour vous.

Vous êtes un amateur. Vous entrez aujourd'hui à l'Institut dans la grande tradition des « honoraires amateurs » de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture. Vous y entrez par la grâce de tout ce que vous avez accompli dans votre carrière de directeur éminent du MET pendant plus de trente ans. Et vous y entrez aussi par la grâce de tout ce que vous êtes toujours aujourd'hui. Soyez ici le bienvenu, dans cette Académie des Beaux-Arts qui se réjouit de vous accueillir, vous qui avez dédié, et avec quelle maestria, votre vie à l'art, et vous qui êtes, pour notre plus grand plaisir à tous, un amateur !